

VALMIGOT OU L'ARCHITECTE DES POSSIBLES

entretien avec Leïla Cadet

Leïla Cadet — J'aimerais, puisque je suis ta pratique artistique depuis une dizaine d'années et que j'ai donc pu entrevoir ton évolution et y déceler une certaine cohérence, remonter à tes « premières amours », à savoir l'insertion dans tes œuvres de fragments de bois, pour progressivement aboutir aux nouveaux supports que tu utilises, le béton retraité et le métal oxydé. Ces différents matériaux semblent refléter ton environnement lors de tes créations : est-ce ta manière « d'être au monde » ?

Valmigot — effectivement. Je te donne les infos en vrac et te laisse les classer. Oui, j'aime travailler sur le monde qui m'environne. Aimer... le terme n'est peut-être pas très pertinent dans ce cas... j'ai surtout besoin de réfléchir au monde qui m'environne. Dans la dernière exposition, Conte de faits, tu avais souligné à juste titre que c'était une « ode » critique au papier et que je m'inscrivais dans une recherche presque écologique (fig.1).

L.C. — Lorsque je t'ai connu, tu utilisais du bois : le rapport avec le papier et sa forme primaire me semble plutôt évidente.

V. : Oui, tu as raison. J'insérais des écorces de niaouli. D'abord parce que mes premières expositions ont eu lieu en Nouvelle-Calédonie, lieu dont le niaouli est une espèce endémique (fig.2).

L.C. — Etant native de Nouvelle-Calédonie, je crois que c'est cet emploi qui a aiguisé ma curiosité.

V. : Ensuite, pour finir mon explication, parce que c'est là-bas que j'ai appris à fabriquer le papier. Je peignais avant, mais de manière aléatoire. A partir du moment où j'ai su fabriquer le papier, j'ai commencé à l'insérer à mes œuvres. J'avais ce besoin de volume, j'ai pensé que ce serait plus consistant s'il y avait aussi des effets de matière sur la toile. Le niaouli sert à fabriquer l'huile goménolée qui débouche le nez donc j'ai pensé que ça pouvait aussi déboucher l'esprit. La troisième chose qui m'a beaucoup intéressé avec l'écorce de niaouli, c'est sa fragilité. Cela ne se voit pas dans les toiles car je la travaille, je la durcis, mais l'écorce de niaouli est une superposition de feuilles extrêmement fines, limite feuilles de papier à ciga-



Valmigot *Service des archives*, 90x60,
technique mixte sur métal oxydé et papiers journaux recyclés, 2011.

rettes. Donc toujours cette idée du papier sur lequel on écrit, sur lequel on peut transmettre notre histoire. Le niaouli est un arbre, et, en Europe, on fabrique le papier avec l'arbre.

L.C. — Depuis ces dix dernières années, je constate que tu as toujours à l'esprit l'aspect écologique de ton art : tu œuvres avec du papier recyclé ou recyclable, ce qui était très prégnant dans ta série Conte de faits.

V. — Oui car le papier transmet la pensée et qu'il s'agit du mode le plus utilisé pour cette transmission.

L.C. — Je trouve qu'en plus tu t'inscris une fois encore dans des problématiques contemporaines puisque l'écologie est une préoccupation très actuelle.

V. — Pour élargir mon propos, le papier vient de l'arbre, et l'arbre nous permet d'exister puisque c'est notre fournisseur d'oxygène. Donc oui, c'est une démarche écologique parce que sans la nature, nous ne sommes rien sur terre.

Cependant, je ne suis dans aucun mouvement...ni politique, ni groupuscule. Il n'y a pas de revendication, pour moi c'est juste du bon sens. En tant qu'êtres humains, nous sommes des éléments de la nature.

L.C. — Mais dans les différents cas que nous évoquions, je note un intérêt permanent pour ce que tu nommes à juste titre « le nombre d'or ». Où est donc « passée » ta préoccupation pour la nature ?

V. — On n'a pas inventé Phi, le nombre d'or. Il est présent dans la nature, comme dans la pomme de pin, le nautilaire, la fleur de tournesol, par exemple.

L'humain s'est donc juste réapproprié quelque chose qui existe dans la nature. Alors pour moi, dans la construction de mes toiles, le nombre d'or me permet d'arriver à l'harmonie qui existe dans la nature (fig.3).

L.C. — il s'agit pratiquement d'un hommage ?

V. — Je répèterai juste ce dont je suis convaincue : sans la nature nous ne sommes rien...ou plutôt, nous ne sommes qu'un élément de la nature, l'un de ses usagers. Maintenant, pour revenir à la Divine Proportion, elle me permet de construire mes toiles, de parvenir à une relative harmonie.

En plus, comme je te l'ai dit et comme tu as pu le constater, je me documente beaucoup. J'ai donc pu voir qu'énormément de choses sont régies par le nombre phi. C'est vrai qu'il y a un rapport de proportionnalité dans tout.

L.C. — Tu serais donc dans la vision de Léonard de Vinci...

V. — Oui parce qu'effectivement il y a un rapport d'équilibre. Je trouve cela merveilleux. Par exemple, dans la construction, dans l'architecture, on va reprendre ces proportions là. Ce qui, finalement, n'a rien d'étonnant. Ensuite, je me suis passionnée sur ce nombre d'un point de vue historique :

comme tu l'as souligné, Léonard de Vinci s'en est servi, et plus généralement les architectes, Phidias par exemple. Ce nombre se transmettait oralement et presque secrètement entre initiés, de maître d'œuvre en maître d'œuvre, jusqu'au moment où il a enfin été inscrit dans un ouvrage au sein duquel Léonard avait produit les planches. Il y a donc toute une épopée le concernant.

L.C. — *Tu me parlais aussi, en rapport avec Phi, de la suite de Fibonacci...*

V. — Dans la suite de Fibonacci, on retrouve la Divine Proportion. Fibonacci, de son vrai nom Leonardo Pisano, avait vécu au 13^{ème} siècle en Algérie. C'est donc là qu'il a appris les chiffres dits arabes qui viennent en fait de l'Inde. Il est le premier à l'avoir écrite dans le Liberabaci (fig.4). Pour moi, ça symbolise bien la transition entre l'usage des chiffres romains et celui des chiffres arabes en Europe.

L.C. — *Ce qui m'avait déjà véritablement marquée dans ton travail, c'était l'emploi assez récurrent de citations, qu'elles soient scripturales ou, dans une, à priori moindre, mesure, picturales...*

V. — Oui, car je crois que « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Cette phrase de Rabelais montre bien l'évolution de la langue : science signifiait, je crois, connaissance, et conscience, savoir. Rabelais, pour ce que j'ai pu lire, craignait que le nombre phi, la Divine Proportion, ne tombât entre de mauvaises mains. Selon lui, il fallait être initié pour pouvoir l'utiliser. C'était véritablement le sens de cette phrase énoncée à propos du nombre d'or. Ce qui me captive, c'est finalement que l'Histoire n'est pas juste un élément mais une succession d'éléments interdépendants. Les choses ne sont pas dites ou écrites par hasard, elles émergent selon des événements et n'apparaissent pas sans raison.

L.C. — *C'est d'ailleurs ce que l'on retrouve, d'un point de vue thématique, dans ton travail...*

V. — Oui, c'est cette interpénétration de données, de sens, qui me captive. Je m'intègre dans mon monde, dans mon temps, en inscrivant dans mes toiles les événements qui m'ont fait réagir. Disons que j'en suis spectateur et parfois, peut-être, un peu acteur.

L.C. — *Donc historiquement parlant, tu as une vision quelque peu linéaire, la causalité induisant l'effet...*

V. — Oui, mais je pense plutôt qu'il s'agirait de cycles.

Dans ma démarche de peintre, j'ai toujours raconté des histoires dans mes toiles. Au fur et à mesure de l'élaboration, je vois (ou plutôt je vis) une évolution : au départ, mes propos sont politiquement corrects puis progressivement je me lâche de plus en plus. Cependant, l'humour est toujours là

parce que je pense que c'est un fait d'éducation qui remonte probablement à l'enfance, et, en quelque sorte je m'excuse de dire des gros mots ; j'ai la sensation que les gros mots passent mieux avec l'humour que de façon brutale. Moi, en plus, le côté anarchiste, rebelle, je trouve ça un peu éculé : parce qu'on est artiste, on doit forcément communiquer dans la violence ? Non, je crois que l'on peut dire les choses, avoir un message critique en cultivant la dérision, voire l'autodérision. Non je ne détiens pas forcément la vérité, je n'ai pas la science infuse. Ce que je décris, je le décris avec mon vécu : je peux me planter, je peux avoir une vision partielle ou partielle, et ceci je l'assume. En tous cas, je crois avoir l'honnêteté de livrer mon ressenti sans pour autant garantir sa vérité absolue. Parfois, c'est vrai, je peux être provocatrice mais ce n'est en rien une finalité.

L.C. — *Revenons à présent aux nouvelles perspectives que t'offrent le béton et le métal oxydé...*

V. — Si tu veux, le papier est un médium tandis que le béton ou le métal sont des supports.

Ceux-ci sont notre environnement.

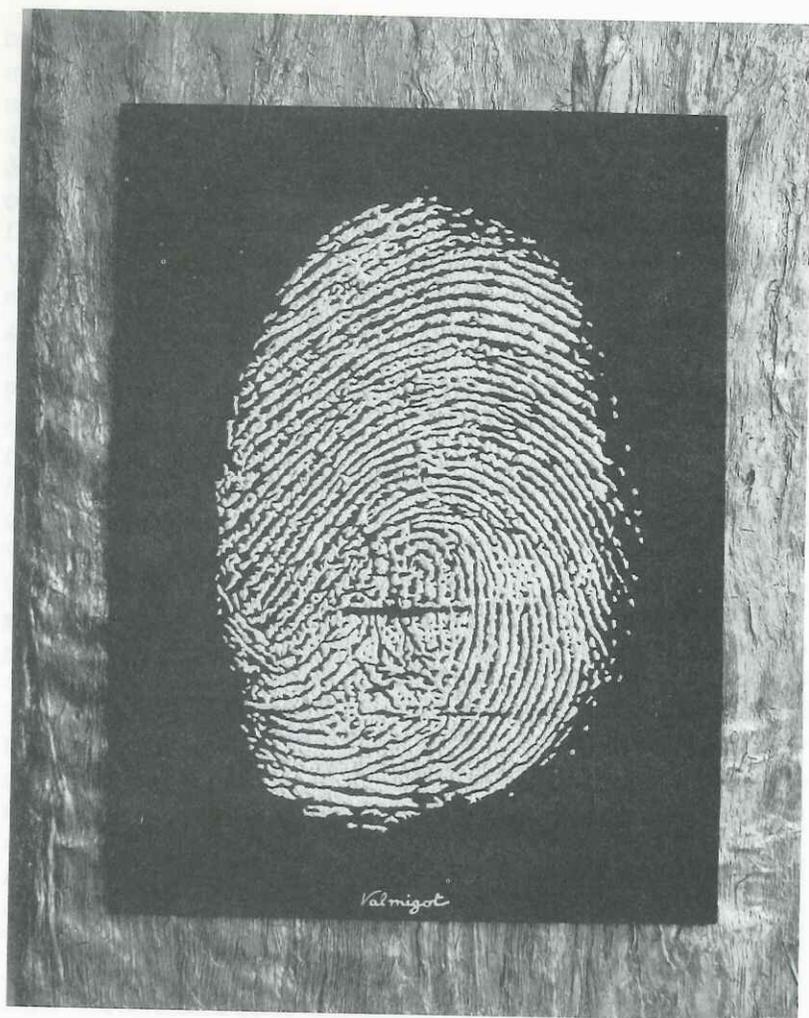
L.C. — *Donc tu t'inscris clairement dans l'environnement contemporain...*

V. : oui, le but est d'utiliser des matériaux contemporains que j'ai à portée de main. Je prends ce que j'ai autour de moi, et à partir de ces éléments concrets de mon époque, de ma temporalité, je tente d'élaborer une oeuvre. L'histoire que je raconte ensuite est celle à laquelle je participe, celle où, comme je te l'ai dit, je suis tantôt acteur, tantôt spectateur.

L.C. — *J'ai envie de te répondre comme acteur, comme spectateur et comme analyste...*

V. — Modestement, mais peut-être un peu. Pour moi, l'intérêt premier du béton était que c'était une matière brute aux multiples applications ; que l'on entretient avec lui une relation intime et permanente qui dure depuis longtemps. Quant au métal oxydé, c'est surtout que l'oxydation montre que le métal a une vie. Au départ, on a quelque chose de poli, d'impeccable, et au final, le temps laisse sa trace dont l'oxydation serait le stigmate. Celle-ci est une trace de vie, d'évolution.

Cette histoire que je raconte, je trouve intéressant qu'elle ait un support vivant. Après, par contre, toujours pareil, je vais créer des volumes avec le papier. Disons que pour le béton, comme pour le papier, différentes stratifications sont mises à jour. Le béton, c'est la construction ; le métal, c'est ce qui nous entoure, genre la fourchette, les couteaux, les véhicules grâce auxquels on se déplace, etc. Le métal est omniprésent dans notre vie, on ne se rend même plus compte à quel point. Pour moi, travailler avec le béton,



Le commencement, 62x50,
Technique mixte sur bois, papiers recyclé et écorce de Niaouli, 2006.

le métal, c'est leur redonner un statut. La toile a un côté statutaire évident : on se la transmet de génération en génération, elle a une réputation noble... donc user du béton, du métal, c'est leur donner un statut et un peu les ériger en œuvres d'art, c'est-à-dire, sans prétention aucune, calquer un peu la démarche de Duchamp. En somme, peut-être que toutes les choses du quotidien peuvent finir accrochées au mur et peuvent dire autre chose que leur caractère d'objet usuel.

L.C. — *J'ai envie de te dire que dans tes constructions — puisqu'il s'agit de constructions — et étant donné que tu me parlais de stratifications, tu serais en quelque sorte et au sens figuré, un architecte des possibles.*

V. — Oui, bien sûr ! Car il y a un travail de construction, construction matérielle et construction du sens. Mais je reste quand même dans la spontanéité même si je suis dans l'idée d'une œuvre, d'un message que j'ai envie de délivrer. Pourtant, quand je commence une œuvre, il y a toujours en amont un travail préparatoire, je ne veux pas faire n'importe quoi, il faut qu'il y ait une cohérence, une lecture. Pour moi, le but reste quand même la communication. Je ne fais pas des œuvres par simple goût narcissique, pour moi le but est d'échanger, de partager, je veux donc atteindre le message le plus clair possible.

L.C. — *Donc tu es vraiment dans une approche absolument sémantique...*

V. — Tout à fait, autrement, sans faire de jeu de mots facile, ça n'aurait aucun sens. En plus, je crois qu'il ne faut pas oublier d'où on vient, que l'on est le produit de son histoire. Pour ma part, j'ai fait des études de communication, je suis une enfant de la pub, j'ai grandi avec la pub érigée en totem. Tout ça fait partie de mon quotidien, de ma culture. A une époque, j'ai travaillé dans une agence graphique où je me suis passionnée pour le montage, les mises en pages, j'ai vite compris que le but était de trouver une harmonie, de donner toutes les informations sans pour autant surcharger. Le message devait être le plus clair, le plus percutant possible. Dans mes toiles, j'essaie d'avoir aussi cette cohérence.

L.C. — *Il est vrai qu'elles ne semblent absolument pas hasardeuses.*

V. — Non... Je suis autodidacte mais totalement imprégnée par ma culture. Je fais beaucoup de recherches, je lis passionnément avant de me lancer avec le pinceau. Ensuite, j'essaie de faire un travail honnête en adéquation avec mes convictions.